



CHAPITRE I

OMNIPRESENCE DE LA MORT CHEZ RONSARD

On a tenté, en entamant ^{commentant} notre étude, de découvrir Ronsard dans une autre perspective que le poète épicurien. Auteur des amours, des ¹⁵⁰²⁻¹⁵¹⁰ frivolités mondaines, il est aussi un poète grave, inquiet, obsédé par l'idée de la mort, et mélancolique devant la brièveté de la vie. Pour mettre en évidence la place de la mort dans son oeuvre, il nous conviendra tout d'abord de pénétrer dans l'atmosphère morale où se nourrit son état d'âme, car notre poète arrive à l'âge d'homme vers 1550, point culminant de la Renaissance française.

Sur ce point, il ne nous faudra pas perdre de vue un des caractères de la Renaissance française: pour les hommes du XVI^e siècle, il semble que rien ne soit impossible. Dans leur vie comme dans leurs oeuvres, la recherche du plaisir, caractéristique de l'époque, dissimule le discours sur la mort. En fait, l'omniprésence de celle-ci au coeur du triomphe de la Renaissance, se développe par la coexistence profonde de trois traits formant la mentalité des gens de ce temps. Dans l'esprit de Ronsard, comme dans celui de ses contemporains, se mêlent le sentiment de la cruauté des conditions de la vie, la foi chrétienne et l'héritage intellectuel de l'Antiquité par l'intermédiaire de l'Humanisme italien.

Les Conditions de la vie à la Renaissance

Traditionnellement, on insiste de préférence sur le côté " souriant " et " moderne " des conditions de la vie à la Renaissance, tel que l'amour charnel, le goût de la gloire individuelle, l'expansion de l'économie urbaine, l'avènement de la bourgeoisie et l'ouverture sur de nombreux mondes* et de nouvelles techniques**.

Cependant, on oublie parfois " le revers de la médaille." Malgré ces richesses dites matérielles, les hommes du XVI^e siècle savent leur vie courte, fragile et menacée. Ainsi, on ne saurait nier que l'image de la mort ait quitté leur quotidien. Leur prise de conscience pourra trouver ses racines dans les survivances du Moyen Age, liées aux misères du temps.

* L'aube du XVI^e siècle correspond à la découverte de l'immensité du monde. Amérigo Vespucci découvre un nouveau continent. En 1513, Cabral atteint le Brésil. Du haut des monts de l'Amérique Centrale, Balboa aperçoit pour la première fois l'océan Pacifique. Vasco de Gama découvre en 1497, la route des Indes par le cap de Bonne Espérance.

** Avec un tel esprit de recherche, une nouvelle génération d'hommes se présentent en véritables scientifiques et novateurs. Parmi les plus grands, on citera Léonard de Vinci, qui anticipe les rêves icariens; Copernic, qui annonce la sphéricité de la terre et sa rotation autour du soleil; André Vésale, qui fonde l'anatomie; Ambroise Paré, la chirurgie; et Agricola, la minéralogie.

A. La brièveté de la vie

Il est évident que la mort demeure oppressante dans le quotidien du XIV^e au XVI^e siècle. Ces époques correspondent à une mortalité infantile et juvénile élevée: quarante pour cent des jeunes n'atteignent pas vingt ans et l'on est vieux à quarante ans.¹

Le thème de la brièveté de la vie se diffuse sous la plume de nombreux poètes médiévaux. Eustache Deschamps (1346-1407) consacre quelques pièces de sa poésie funèbre au grand thème du siècle.

Tes aages est briefs et pesans
 Qui ne peut passer .LX. ans,
 Et encor est ce au mieulx venir, 2
 Et les pluseurs muerent enfans

Jean Gerson (1363-1429), pour sa part, le met en relief dans La Danse macabre. Melancolique devant la cruauté de son sort, l'enfant se lamente de sa mort prématurée.

A, a, a, je ne scey parler;
 Enfant suis, j'ay la langue mue.
 Hier naquis, huy m'en fault aller,
 Je ne faiz qu'entree et yssue. 3

¹Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours (Paris: Gallimard, 1983), p. 30.

²Jean-Marcel Paquette, Poèmes de la mort de Turold à Villon (Paris: Union Générale d'Édition, 1979), p. 170.

³Ibid., p. 212.

Ergo time. te instare. corige mentem. huius mori presto: debita ferre para:
 Dum licet et spacium datur: ista relinque pro patria celi. qua sine fine dies.



La mort.

Après nouvelle mariee
 Qui auez mis vostre desir
 A danser z estre parée
 Pour festes z nopces choisir
 En dansant ie vous vien saisir
 Au iourduy serez mise en terre
 Mort ne vient iamais a plaisir
 Joye sen va comme feu de ferre

La nouvelle mariee

Las: demy an entier na pas
 Que comence a tenir mesnage
 Par quoy si tost passer le pas
 Se my est pas douceur: mais raige
 Auoye desir en mariage
 De faire mons et merueilles
 Mais la mort detrop pres me charge
 Ung peu de vent abat grant fueilles

La mort.

Femme grosse prenez loisir
 Dentendre a vous legierement
 Car huy mourrez cest le plaisir
 De dieu z son commandement
 Allons pas a pas bellement
 En gettant vostre cueur es cieulx
 Et n'ayes peur aucunement
 Dieu ne fait rien que pour le mieulx

La femme grosse

J'auray bien petit de deduit
 De mon premier enfantement
 Si recommande a dieu le fruit
 Et mon ame pareillement
 Helas: bien culdoye autrement
 Auoir grant joye en ma gesine
 Mais tout va bien piteusement
 Fortune tost se change z fine

Danse macabre des femmes

Photographie tirée de Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours (Paris: Gallimard, 1983), p. 117.

On retrouve ce thème chez un poète anonyme de la seconde moitié du XV^e siècle. Un de ses personnages dans Le Mors de la pomme regrette son ardeur juvénile. C'est le cri d'une femme devant son existence éphémère.

Dieu! quel ennuy et quelle perte!
 Ce me samble estre grant rigueur,
 D'une femme vive et aperte
 Mourir en sa force et vigueur. 4

La survivance de la faible durée de la vie apparaîtra aussi vive dans la pensée et dans la littérature de la Renaissance. A ce point, l' " Epitaphe sur le Tombeau de Marguerite de France " de Ronsard, illustre parfaitement ses vues sur la brièveté de la vie. Le chef de la Pléiade y narre ses services royaux pendant lesquels il a été le témoin de la mort de neuf rois et princes du sang " valésien." *

Mis à part François I^{er}, qui est mort " au cours de son automne " ⁵; son fils, Henri II, qui a subi, à l'âge de quarante ans, une mort accidentelle lors d'un tournoi; et sa petite-fille, Marguerite, Duchesse de Savoie, qui a atteint la noble âge de soixante ans, nous pouvons constater qu'au fil du poème dédié à cette dernière, ses autres enfants ont péri à la fleur de leur jeunesse.

⁴ Ibid., p. 233.

* Terme employé par Ronsard dans ses poèmes pour se référer à la dynastie des Valois.

⁵ Pierre de Ronsard, Oeuvres complètes, tome II (Paris: Gallimard, 1950), p. 484.

Dès ses premiers jours à la Cour, le jeune Ronsard voit le Dauphin François sur son lit de mort. Quelle impression pour un garçon de douze ans que cette mort d'un bel adolescent, " comme un beau bouton qui se panche à demy." ⁶

Un an plus tard, il passe au service de Madeleine de France, qui va rejoindre son époux, Jacques d'Ecosse. A peine arrivée dans son royaume, elle meurt " en sa belle fleur." ⁷

Attaché par la suite comme page à Charles d'Orléans, le troisième fils de François I^{er}, il se lamente devant la mort, qui lui enlève son seigneur " aux mois de son printemps." ⁸

Le même drame se poursuit sous Henri II. Au fil des jours qu'il a passés à sa Cour, Ronsard s'indignera contre la cruauté de la mort prématurée des descendants de son souverain: François II, à l'âge de seize ans; Elisabel, reine d'Espagne, à vingt ans; et Charles IX, à vingt-quatre ans.

En réalité, ce n'est pas le défilé macabre des " morts royaux " que Ronsard a voulu peindre dans le poème de Marguerite. Ainsi, qu'y a-t-il exprimé ? Il apparaît de façon assez explicite l'évocation d'un monde où l'on meurt jeune. En effet, l'espérance de vie de la jeunesse favorise l'angoisse de la mort.

⁶ Ibid., p. 481.

⁷ Ibid., p. 482.

⁸ Ibid., p. 483.

B. Les causes de la brièveté de la vie

La brièveté de la vie est la conséquence de sa fragilité à une époque où cette prise de conscience évolue dans la diversité des misères du temps. Les épidémies, les maladies, les guerres, la famine et les dangers de toutes sortes tissent une trame d'angoisse dans la vie quotidienne de ce XVI^e siècle.

1. Maladies

D'après les historiens démographes, la période qui va de 1450 à 1600 a vu la remontée globale d'une population européenne. L'accroissement est marqué dans le royaume de France, dès le début de la seconde moitié du XV^e siècle. La population flamande progressera plus tard de vingt-cinq pour cent entre 1469 et 1485. Bref, du midi au nord de l'Europe, la courbe est partout ascendante.⁹

Il faut s'interroger: à la fin du Moyen Age, la pression de la mort s'est-elle véritablement modifiée? Malgré le recul définitif de la lèpre et l'évolution démographique, l'omniprésence de la mort paraît mise en évidence par le progrès de maladies de toutes natures.

La population française demeure, semble-t-il, sans défense contre ces maux qui la touchent au XVI^e siècle. Les mesures d'hygiène collective nécessaires ne sont pas mises en

⁹Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, pp. 179-181.

pratique, dans des villes peuplées au climat malsain. Une fois contractées par les plus faibles, ces maladies infectueuses prolifèrent et se propagent " comme le feu dans les broussailles à travers ces venelles mal nettoyées, dans ces maisons serrées autour de la cathédrale."¹⁰ Devenues épidémies et sans remède, elles ravagent les régions et dépeuplent le royaume.

En 1510, une maladie qui pourrait être comparée à notre coqueluche frappe la Méditerranée, en France comme en Italie. Quelques décades plus tard apparaît en France le " trousse galant," qui se manifeste par des fièvres accompagnées de migraine et de délire.¹¹ Enfin, c'est la peste qui a marqué la mémoire collective du siècle.

Après les ravages de la Peste noire des années 1347-1352, cette maladie n'a pas perdu sa virulence. Elle est revenue en force dès la fin du XV^e siècle et s'est répandue un peu partout jusqu'aux années 1520-1530. Puis, après une détente au milieu du siècle, elle s'est ranimée brutalement. Les grandes pestes du XVI^e siècle, ce sont celles de 1564; celles de 1575-1576, qui fauche un quart de la population vénitienne et un cinquième de celle de Milan; et surtout celles qui se succèdent entre 1580 et

¹⁰ Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française, tome I: Moyen Age - XVI^e siècle (Paris: Armand Colin, 1968), p. 275.

¹¹ Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, p. 185.

la fin du siècle.¹²

Ronsard, quant à lui, se rend-il compte des menaces de mort des maladies de son temps ? Afin de répondre à cette question, il s'avère nécessaire d'étudier quelques vers tirés du " Discours de l'Altération et Change des Choses Humaines " dans Le Premier Livre des Poèmes.

(. . .) quand la fièvre, la peste,
L'hydropisie, ou autre mal moleste
Veines et nerfs et les membres vitaux:
Lors nous mourons les hostes des tombeaux.

(vers 185-188)¹³

A les lire attentivement, on y apprend que Ronsard sent l'aggression fatale des maladies. Pour lui, la fièvre pouvait être mortelle. Quant à la peste, le poète doit en connaître l'issue irrémédiable. Elle frappe dans tous les milieux, aussi bien les princes et les nobles que les gens du peuple. La mort de Charles, Duc d'Orléans, peut entre autres l'illustrer. Ce prince " à Fremontier de la peste mourut."¹⁴

Nous nous revenons aux vers cités précédemment. Ronsard s'y réfère au nom d'une autre maladie. C'est l'hydropisie. Elle ne semble pas être une maladie contagieuse, mais elle doit être fatale.

¹²Ibid., p. 186.

¹³Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 380.

¹⁴Ibid., p. 483.

Enfin, il faut ajouter à la liste des maladies infectueuses du XVI^e siècle la tuberculose pulmonaire, qui chemine, d'après Michel Vovelle, depuis la fin du Moyen Age.¹⁵ Chez Ronsard, cette maladie se révèle discrètement et de façon sous-jacente. Le poète l'évoque dans son " Epitaphe sur le Tombeau de Marguerite de France " sans en spécifier le nom. Si l'on en croit André Lagarde et Laurent Michard, qui font allusion à la phtisie¹⁶ comme cause de la mort de Madeleine de France, il semblerait que cette dernière soit bien décédée des suites d'une tuberculose.

Que ceste belle Royne, avant que porter fruict,
Ne mourust en sa fleur: le poumon, qui est hoste
De l'air qu'on va soufflant, luy tenoit à la coste.

(vers 88-90)¹⁷

Et même si les contemporains de notre poète arrivent à survivre à tous ces fléaux, un autre danger les attend. C'est la guerre.

2. Guerres

Les hommes de la Renaissance ne souffrent pas moins de guerres que de maladies. De l'Italie au Saint-Empire* et aux

¹⁵ Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, p. 105.

¹⁶ André Lagarde et Laurent Michard, XVI^e siècle (Paris: Bordas, 1963), p. 119.

¹⁷ Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 482.

* Le Saint-Empire romain germanique.

Flandres, la population vit des guerres cruelles et répétées. La France, en particulier, ne cesse pas d'être déchirée.

En fait, les générations du XVI^e siècle ont pu vivre des Frances différentes. Un abîme sépare, semble-t-il, les hommes du temps des glorieux retours d'Italie et des séjours à Fontainebleau des deux premières décennies, de ceux des rudes années des guerres contre le Saint-Empire, suivies de la triste génération qui entendra le " tocsin " des massacres des Guerres de Religion.

a) Guerres d'Italie

Tout au long de la première moitié du XVI^e siècle, se succèdent les guerres d'Italie entre la France et le Saint-Empire. François I^{er}, comme Charles VIII et Louis XII, auront constamment les yeux tournés vers la Péninsule. François I^{er} prend et ne songe qu'à reprendre les armes contre Charles Quint*. Henri II, pour sa part, n'abandonne pas les ambitions italiennes de son aïeul. A la place de son défunt père, il entre en guerre contre l'Empereur, puis contre son successeur, Philippe II. Ainsi, les Français souffrent, durant cette période, d'une succession de guerres contre les Impériaux**. Ils remportent de belles victoires mais subissent également de durs revers. Ces prétentions italiennes des rois de France ont entraîné une chute

* Charles V, dit Charles Quint (1500-1558), souverain des Pays-Bas de 1506 à 1555, roi d'Espagne de 1515 à 1556, empereur germanique de 1519 à 1556.

** Cette guerre a duré de 1521 à 1526, de 1527 à 1529, de 1536 à 1537, de 1542 à 1544, et de 1552 à 1559.

considérable de la population.

(. . .) encores la conquête
De nos rois ne sera si grande que la main;
Et auront fait mourir cent mille hommes en vain

Le Second Livre des Poèmes,

" Exhortation pour la Paix,"

(vers 52-54)¹⁸

Peut-on compter véritablement " cent mille " morts ? Il se pourrait que Ronsard exagère le nombre des victimes. Cependant, le chiffre auquel fait allusion le poète, révèle sa position, et peut-être celle du peuple français, à l'égard de " cette affaire royale." Ronsard, bien qu'étant fidèle à son roi, lance dans ce poème un reproche discret aux Valois pour avoir sacrifié " en vain " des sujets innocents. Son " Exhortation pour la Paix " est là pour attester sa grande répugnance à l'égard de la guerre.

Helas ! que n'ay-je esté vivant de ce temps-là,
Ou du temps que la Foy legere s'en-vola
Du monde vicieux, ne laissant en sa place
Que la guerre et la mort, la fraude et la fallace !

(vers 153-156)¹⁹

Ceci nous amène à dire que la pensée collective de cette époque pencherait pour une volonté de paix. Pleinement conscient du drame national, qui entraîne ces guerres, le poète n'hésite pas à prendre la parole en faveur du peuple français. Il s'adresse à son seigneur, en un premier temps, humblement:

D'une si belle Paix je veux chanter merveille,

¹⁸Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 437.

¹⁹Ibid., p. 439.

S'il vous plaist me prester vostre Royale oreille,

Le Second Livre des Poèmes,

" La Paix au Roy Henri II ",

(vers 49-50) ²⁰

Puis, sa colère se dévoile et c'est avec insolence
qu'il s'exprime:

Que desirez-vous plus ? vostre France est si grande !

(vers 153) ²¹

Pourtant, la paix dont rêve Ronsard ne durera pas.
A partir des années 60, éclatent un peu partout dans le royaume
des troubles engendrés par le fanatisme religieux.

b) Guerres de Religion

Il est évident que la Réforme se présente comme un
événement déterminant du XVI^e siècle. Cette césure de la
chrétienté en deux mondes, catholique et protestant, provoquera
des guerres de Religion fratricides.

Henri II, virulent anti-huguenot, instaure une
législation draconienne contre les Réformés. Les Calvinistes
seront condamnés, sans jugement, à mort. Cette attitude royale
entraîne un fanatisme croissant des Réformés et les exécutions
engendront des réactions de vengeance. Ainsi se profile la

²⁰
Ibid., p. 442.

²¹
Ibid., p. 445.

" toile sombre et dramatique " ²² des guerres qui vont opposer les Catholiques et les Protestants au moment de la mort d'Henri II, en 1559.

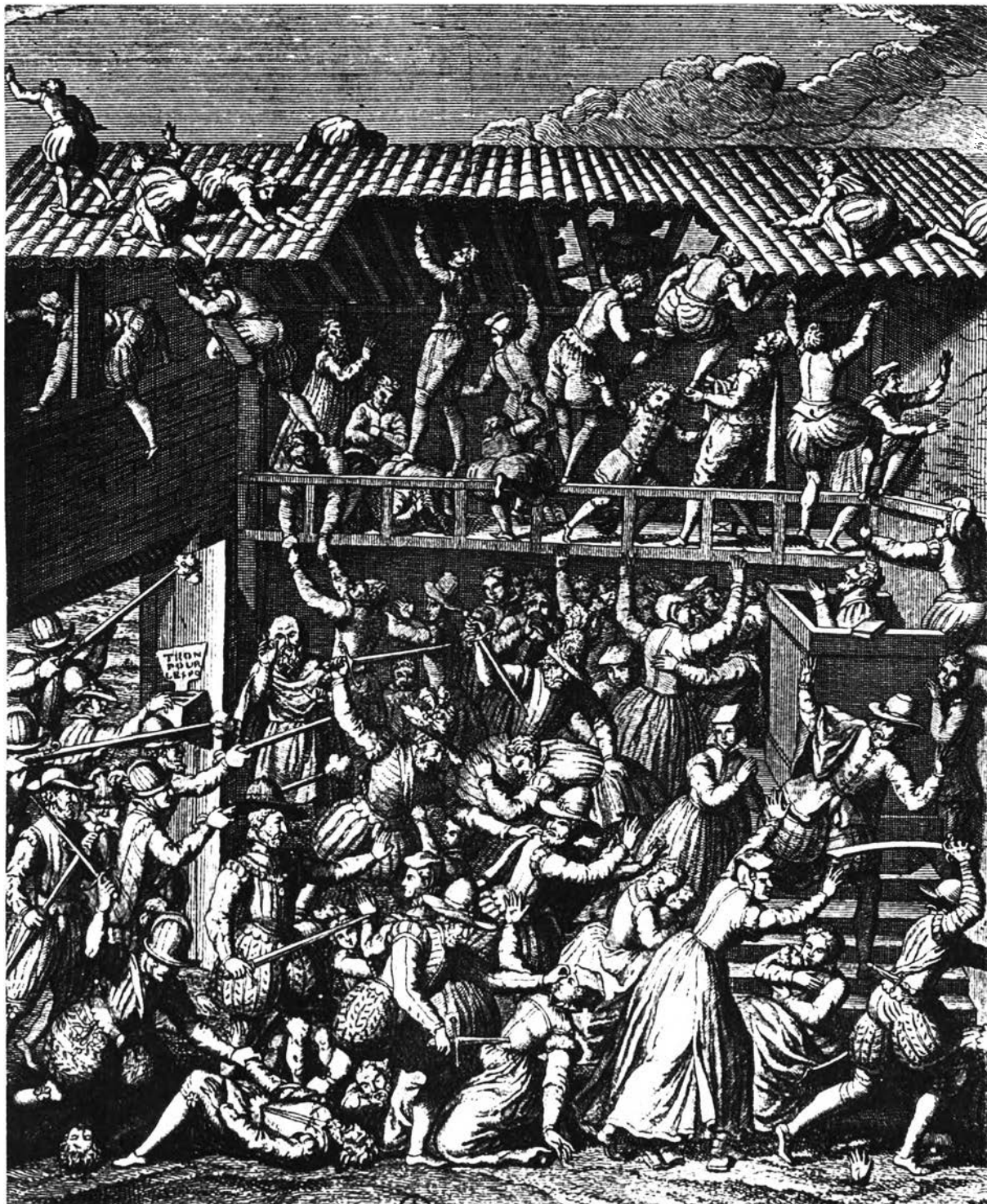
Cependant, la guerre civile éclatera un peu plus tard. Il faudra attendre jusqu'au 1^{er} mars 1562, sous Charles IX, où explosera le massacre de Vassy, * considéré comme véritable point de départ des Guerres de Religion. Déchiré dès lors entre deux partis inconciliables, le royaume est mis " à feu et à sang " ²³ pendant trente-six années de troubles presque continus. **

²² Enea Balmas, Littérature française: La Renaissance, tome II: 1548-1570 (Paris: Arthaud, 1974), p. 27.

* L'explosion du massacre de Vassy est due à la résistance protestante à l'édit de janvier 1562, qui autorise le culte réformé hors des villes closes et de jour. Se rendant de Joinville à Paris et passant par Vassy, François de Guise et ses gens s'aperçoivent que les Protestants assistent au prêche dans une grange. Ainsi le culte a lieu dans la localité même, et non en dehors comme l'édit le spécifie. Les soldats du Duc de Guise tuent soixante-quatorze Réformés et en blessent une centaine sur mille deux cents.

²³ Jean Babelon, La civilisation française de la Renaissance (Paris: Casterman, 1961), p. 34.

** Les Guerres de Religion s'enchaînent, avec de brefs entracts, entre 1562-1563, 1567-1568, 1569-1570, 1572-1573, 1574-1576, 1576-1577, 1579-1580 et 1585-1598.



Le massacre de Vassy

Photographie tirée d'Emmanuel Le Roy Ladurie, L'Etat royal de Louis XI à Henri IV, 1460-1610 (Paris: Hachette, 1937), p. 205.

Ces luttes civiles sont de plus marquées par des massacres, parmi lesquels celui de la Saint-Barthélemy* demeurera quatre siècles plus tard le symbole d'un fanatisme religieux déchaîné, et restera profondément empreint dans la mémoire du peuple français.

Dans ce decor de fureur où " la mort court les rues et les campagnes,"²⁴ quelles sont les réactions de Ronsard envers les conflits religieux transmués en tumultes nationaux ? Malgré la sympathie qu'il éprouve pour les Calvinistes au seuil de la Réforme, il restera un fidèle défenseur de la religion officielle. La guerre éclatée, il prend ses armes, " une plume de fer sur un papier d'acier,"²⁵ et dénonce dans ses " Discours des Misères de Ce Temps," publiés en 1562, les fautes des Réformés qu'il juge coupables du chaos fratricide.

à un...
 Et comme furieux qui frappent et enragent,
 Vellent les temples saints et les villes saccagent.
 Et quoy ? brusler maisons, piller et brigander,
 Tuer, assassiner, par force commander,
 N'obeir plus aux Rois, amasser des armées,
 Appelez-vous cela Eglises reformées ?

(vers 43-48) 26

* Nom donné au massacre des Protestants, sous Charles IX, qui a éclaté le 24 août 1572. Sur l'ordre du gouvernement, la tuerie s'étend à tout le royaume: trente mille Réformés auraient péri tant dans la capitale qu' en province.

²⁴ Françoise Charpentier, La Mort (Paris: Hachette, 1973), p. 13.

²⁵ Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 550.

²⁶ Ibid., p. 551.



Le massacre de la Saint-Barthélemy

Photographe tirée d'Emmanuel Le Roy Ladurie, L'Etat royal de Louis XI à Henri IV, 1460-1610 (Paris: Hachette, 1937), p. 220.

Cependant, son accusation n'est pas uniquement destinée aux atrocités huguenotes. Bon catholique sans être un fanatique, Ronsard paraît se révolter contre les cruautés de ces confrères religieux. Il est également épouvanté devant leurs abominables tueries.

L'extreme cruauté des meurtres et des flames,
 La mort des jouvenceaux, la complainte des femmes,
 Et le cry des vieillards qui tiennent embrassez
 En leurs tremblantes mains leurs enfans trespassez,
 Et du peuple mangé les soupirs et les larmes

" Remontrance au Peuple de France "

(vers 727-731) ²⁷

En fait, la statistique démographique nous apprend que la Saint-Barthélemy à Paris cause plus de quatre mille victimes et que tout au long de la période jusqu'à 1581, on a compté sept cent soixante-cinq mille deux cents morts.²⁸ Il est ainsi évident pourquoi Ronsard est choqué par les scènes violentes des guerres civiles, qui à la suite du désir inexorable de conquêtes italiennes, ont marqué son époque. La conséquence de ces discordes " universelles " se manifeste dans le sombre quotidien des Français, ou se mêlent aux guerres les autres fléaux considérés comme phénomènes cycliques: famine-pillage-famine.

²⁷Ibid., p. 590.

²⁸Georges Livet, Les Guerres de Religion, 3^e éd. (Paris: Presses Universitaires de France, 1970), p. 86.

3. Famines

Aux temps glorieux de la Renaissance, se sont cependant succédés des périodes de grandes famines. Elles s'imposent par leur ampleur à la mémoire collective, particulièrement en 1501, de 1504 à 1507 et de 1521 à 1524. En Bretagne, dans les dernières décennies du siècle, on meurt encore de faim.²⁹

A l'époque de Ronsard, il se pourrait que la famine soit essentiellement la conséquence des calamités naturelles dues au climat et des différentes guerres.

En fait, une forte gelée d'avril, un gros orage de juillet sur le champ, ou un hiver rigoureux peuvent anéantir la récolte. Nous savons que c'est dans les années 1560 qu'une longue période de froid a succédé aux chaleurs, qui ont sévi de 1490 à 1560.

Les chroniques du temps regorgent de descriptions hivernales terribles, comme nous n'en voyons plus; la Seine, la Loire, entièrement gelées, que chacun traversait sur la glace sans risque; des glaçons en Méditerranée.³⁰

De plus, à Nantes, au dernier tiers du siècle, des inondations s'ajoutent aux fléaux naturels, qui ravagent les campagnes. Les moissons sont ainsi souvent compromises. Le commun peuple " doit manger herbes et racines."³¹ Cela signifie

²⁹ Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, p. 187.

³⁰ Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française, tome I: Moyen Age- XVI^e siècle, p. 249.

³¹ Ibid.

que le grenier est vide et que les famines sévissent dans les provinces avant de toucher les villes. Les citadins ne peuvent y échapper en dépit de l'expansion de l'économie urbaine.

Un autre témoignage sur la rigueur du climat et ses effets sur la famine se trouve dans la tradition rustique après de bonnes moissons. Aussi quelle joie expansive, quelles réjouissances, bonne table et danses et chants d'allégresse, lorsque la moisson est finie, qui a permis d'engranger une belle récolte de blé, d'orge et d'avoine. Ces fêtes rurales plantureuses, dont la tradition demeure encore aujourd'hui, ont la pleine signification d'une victoire sur la mort, d'une sécurité acquise pour quelques mois. ³²

Pourtant, même si les récoltes se présentaient belles, un autre danger pouvait guetter les citoyens: la guerre.

Quand la guerre gronde, les paysans ne peuvent s'adonner normalement aux travaux des champs. Ainsi s'amenuisent les réserves de blé. Lorsque les soldats finissent leurs jours aux champs de bataille, les citoyens meurent de faim derrière les remparts.

Le soudart par le feu trenchant;
Cestuy d'une langueur se mine,
Et l'autre d'un soin nonpareil,
Et cest autre par la famine
Perd la lumiere du Soleil.

Le Second Livre des Odes,

Ode XII, (vers 44-48) ³³

³² Ibid., p. 250.

³³ Ronsard, Oeuvres complètes, tome I, p. 447.

C'est parce qu'il faut à tout instant, au moment de la guerre, défendre les moissons contre le pillage et l'incendie. Lorsque les troupes envahissent les villages, les soldats ravagent les champs de blé, pillant sans scrupules les greniers ou les brûlant, et " tirant des coups de fusil sur les poules,"³⁴ les moutons et le bétail. Les villageois, quant à eux, se trouvent à la fois victimes des guerres et proies des brigandages. Affamés et insensibles aux appels à la raison, ils s'attaquent les uns aux autres. Sur ce point, les " Discours des Misères de Ce Temps " de Ronsard, qui ont apparu au moment du déclenchement de la Guerre de Religion, peuvent illustrer l'état du royaume livré aux pillages.

Au ciel est revolée et Justice et Raison,
Et en leur place, hélas ! regne le brigandage,
La Force, le harnois, le sang et le carnage.

(vers 182-184)³⁵

D'une ville à l'autre, les pillages qui s'entrelacent avec les guerres provoquent des famines de plus en plus graves. Ainsi se complète le cycle: guerre-famine-pillage-famine, qui confirme le sentiment constant d'insécurité de la vie à cette époque.

Pourtant, à ces longues périodes d'angoisse de la mort que vivent les contemporains de Ronsard, se succèdent de brefs

³⁴ Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française, tome I: Moyen Age-XVI^e siècle, p. 255.

³⁵ Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 548.

intervalles, qui leur permettent de reprendre leur souffle. Les gens de la Cour en profitent pour se détendre et les chevaliers s'adonnent à leurs joutes favorites, mais hélas, nombreux sont ceux qui y ont perdu la vie.

4. Accidents

On peut constater que les accidents ne représentent qu'une faible part des causes de la mort au temps de Ronsard. Ils risqueraient même de passer inaperçus; ils ne déciment peut-être pas autant de populations que les maladies et les guerres ou les famines. Pourtant, dans son Premier Livre des Poèmes, Ronsard fait allusion aux morts accidentelles de son époque.

Or toute mort, ou soit lente ou soudaine,
Vient par deux poincts à toute chose humaine:
Par accidents de dedans ou dehors;
La Parque en nous fait par là ses efforts.
Par le dehors, quand la chair est coupée
Jusques au coeur d'une homicide espée;
Quand un rocher, un arbre, un soliveau
Tombant d'en-haut nous froisse le cerveau.
Par le dedans, quand la fièvre, la peste,
L'hydropisie, ou autre mal moleste
Veines et nerfs et les membres vitaux:
Lors nous mourons les hostes des tombeaux.

" Discours de l'alternation et
change des choses humaines,"
(vers 177-188) ³⁶

En lisant attentivement ces vers, on peut constater que Ronsard considère les accidents comme causes extérieures de la

³⁶ Ibid., p. 380.

fragilité de la vie tandis que les maladies en constituent les causes intérieures.

La mort du roi Henri II en 1559, lors d'un tournoi peut également témoigner des dangers fataux des accidents.

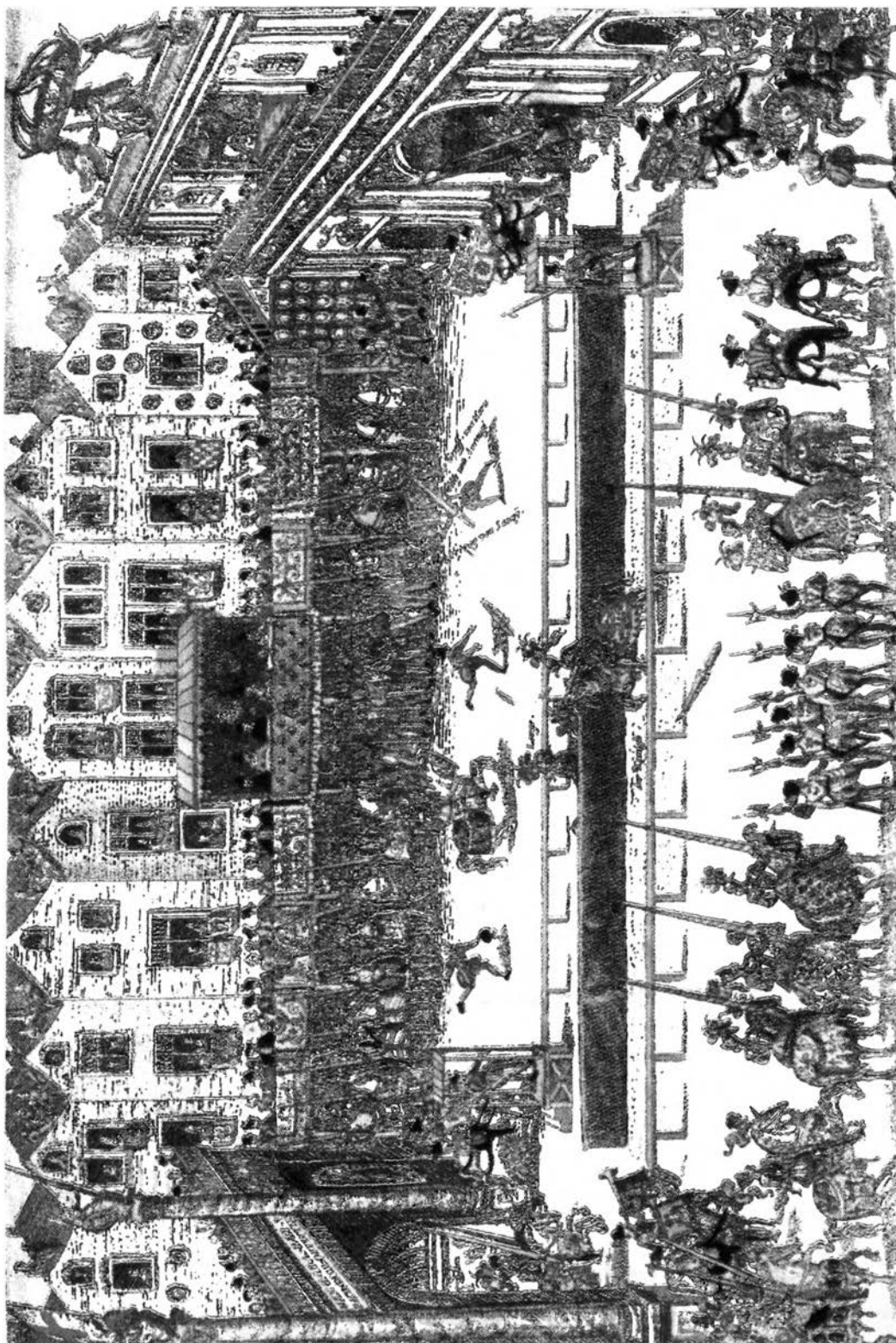
Au milieu des tournois, au chef il fut blecé,
Ayant l'oeil gauche à mort d'une lance percé:
Spectacle pitoyable! exemple que la vie
De cent maux imprevez fragile est poursuivie,
Puis qu'un Roy si puissant d'Empire et de hauteur
En jouant est tué par un sien serviteur
Ainsi mourut Henry (. . .)

" Epitaphe sur le Tombeau de
Marguerite de France,"
(vers 223-229) ³⁷

Telle est la narration de Ronsard à propos de la mort accidentelle d'Henri II. L'allusion que fait notre poète, met en évidence la précarité de la vie de son temps. En fait, la vie n'est pas plus sûre à la Cour que dans le peuple. Les jeux, malgré leur but ludique, ne sont parfois pas moins dangereux que les grands maux de l'époque. Ils confirment de surcroît que la mort peut intervenir à n'importe quel moment du quotidien.

A la vérité, ces misères de toutes natures tissent une sorte de trame sur laquelle s'élève la sinistre réalité, qui sévit au-delà des milieux sociaux. Ainsi, tout cela nous fait comprendre que la vie ne peut être dissociée du leitmotiv de la mort. Malgré l'essor de la population, des structures économiques

³⁷ Ibid., p. 486.



La mort d'Henri II lors d'un tournoi

Photographie tirée d'Emmanuel Le Roy Ladurie, L'Etat royal de Louis XI à Henri IV, 1460-1610 (Paris: Hachette, 1987), p. 184.

et des recherches scientifiques, les maladies et les massacres de cette époque sont là pour témoigner de la fragilité de la vie. La mort n'apparaît que plus implacable. Ainsi, la foi religieuse devrait être là pour compenser cette angoisse et aider à vivre. Dans les poèmes de Ronsard, la religion d'un Christianisme sollicite plutôt l'obsession de la mort.

La foi chrétienne

Formé dans une tradition catholique, Ronsard s'attache intimement à la vision de Dieu et du Christ. On constate que sa foi chrétienne est profonde et sincère. Elle apparaît préserver les mystères de Dieu éternel et lui apporter également la conception de l'immortalité de l'âme. De surcroît, elle lui illustre de dons extrêmes, dons de la vie avec acceptation de toutes les souffrances.

Tout cela, chargé de l'empreinte catholique, renforce en lui l'idée de la fragilité de la vie humaine et l'amène à la prise de conscience d'une mort terrestre.

A. La notion de l'immortalité

Ronsard se résigne au concept de l'immortalité, institué par la foi chrétienne. Ce cadre conceptuel religieux recouvre deux idées similaires de l'existence immortelle de l'Être suprême et du spirituel symbolisé par l'âme.

1. Immortalité de Dieu

La pensée chrétienne qui ressort des œuvres ronsardiennes, apparaît aller au-delà du quotidien. Elle nous

apporte la conception d'un Dieu mystique, qu'il fallait exposer.

L'empreinte catholique fait allusion au pouvoir mystérieux du Créateur du monde. Il suggère l'idée d'une présence. Il semble qu'il soit une sorte de grand vide central. Bien qu'il soit impalpable, il est là. En fait, son existence est éternelle. Hervé Rousseau nous éclaire de cette constatation: " Dieu est éternel, il n'a ni commencement (car ce qui commence a une fin) ni fin (car ce qui a une fin est destructible) il est donc " inengendré," " increé," " immuable " et " immortel." ³⁸

De même, tel est le Dieu ronsardien. Il se différencie ainsi de l'homme.

Les deux extrémités sont les hommes et Dieu:
Dieu qui est tout-puissant de nature éternelle,
Les hommes impuissants de nature mortelle

Le Premier Livre des Hymnes,
" Hymne des Daimons,"
(vers 122-124) ³⁹

Les vers cités ci-dessus ne recouvrent pas uniquement la mise en place de l'opposition entre l'être divin et l'être humain. L'allusion que le poète fait à l'immortalité de l'un confirme l'existence éphémère de l'autre. Une telle conclusion se retrouve à la fin d'une ode du Deuxième Livre. Le poète y évoque le même " message " sur la fragilité de la vie humaine.

³⁸Hervé Rousseau, La Pensée chrétienne (Paris: Presses Universitaires de France, 1973), p. 18.

³⁹Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 170.

Et l'homme ne vit qu'un jour,
Fuyant comme un songe ou fumée.

Le Deuxième Livre des Odes,
" Ode VII," (vers 15-16) ⁴⁰

Le poète s'arrête sur ce dernier point. D'une telle conclusion pourrait s'élever une interrogation: qu'est-ce qui chasse la vie ? La réponse est irrefutable: c'est la mort. Elle mène à un avertissement sous-jacent et l'instant que la mort est constamment associée à la vie, se réveille.

Par contre, Ronsard penche pour la possibilité de la filiation divine de l'être humain, qui y intégrerait grâce à son âme.

2. Immortalité de l'âme

Selon la doctrine chrétienne, l'être humain est défini comme un composé d'âme et de corps. La mort met fin à leur union. Grâce à sa nature, l'âme jouira du bonheur des élus, mais le corps sera abandonné au monde.

En lisant la " Prosopopée de Louys de Ronsard," on a appris que le père du poète possédait la foi et se comportait selon les rites chrétiens. Il est évident que Ronsard est marqué par l'empreinte catholique, en particulier en ce qui concerne l'immortalité de l'âme.

⁴⁰ Ibid., tome I, p. 542.

Amendez vous, pour Dieu ! ne croyez pas
Que l'ame meure avecques le trespas.

(vers 3-4) ⁴¹

Puis, il met en lumière la source de l'âme: c'est Dieu.
En effet, l'âme est divine et connaît la vie éternelle.

De Dieu vient l'ame, et comme il est parfait,
L'ame est parfaite, intouchable, immortelle,
Comme venant d'une essence éternelle.

Le Premier Livre des Poèmes,
" Le Chat," (vers 14-16) ⁴²

Après la mort, l'âme est libérée du corps où elle a été
emprisonnée. C'est au Ciel, pour Ronsard, que l'âme s'accomplit
face à son Créateur. Les métaphores qui resserrent l'espace
céleste, orientent l'imagination vers l'idée de l'origine.

Ainsi nostre ame sort, quand nostre corps repose,
Comme d'une prison où elle estoit enclose,
Et en se promenant et jouant par les cieux,
Son pays naturel, banquete avec les Dieux;

Le Premier Livre des Poèmes,
" L'Excellence de l'esprit de
l'homme," (vers 29-32) ⁴³

Profondément chrétien, le poète recommande son âme à
Dieu. Cette foi l'amène à une autre vision de la mort qui paraît
très douloureuse, mais plus admirable dans le cadre religieux.

⁴¹ Ibid., tome II, p. 414.

⁴² Ibid., p. 332.

⁴³ Ibid., p. 467.

Elle facilite en effet le moment où l'on va rendre l'âme.

B. Les dons de la vie

Souvent, la meilleure réponse aux paniques et aux terreurs au Moyen Age se situait dans les consolations de la religion chrétienne, qui, de son côté, adaptait son discours de la mort à une sensibilité nouvelle. Employée au service de la crainte, la mort est devenue une certaine forme de christianisation. C'est la nouveauté de " l'ars moriendi " : l'art de mourir.

Cette nouvelle sensibilité de la mort signifie la piété chrétienne, dont l'acte principal réside dans les dons de la vie. " C'est ainsi que l'on se prépare à la mort, à la " bonne mort " qui est maintenant le point de convergence de toutes les préoccupations religieuses." ⁴⁴ En fait, cette mort pathétique est suscitée par la Passion du Christ et les dons extrêmes des saints aussi bien que des martyrs.

1. Passion du Christ

Dans la tradition occidentale, le grand modèle de l'agonie et de la mort, est la Passion du Christ.⁴⁵ Elle est saisie dans son caractère pathétique. L'accent peut être mis sur son horreur physique. Peintres, sculpteurs, graveurs, tous

⁴⁴ Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française, tome I: Moyen Age-XVI^e siècle, p. 225.

⁴⁵ Françoise Charpentier, La Mort, p. 79.

répandent partout l'image de l'Homme de Douleur, couronné d'épines, attendant la souffrance.⁴⁶

En fait, c'est une lecture très matérielle de la souffrance et de la mort, reflétées par celles du Sauveur, qui s'impose. La fin du XV^e siècle multiplie les représentations du " Christ de Pitié " : un Christ aux yeux clos, aux mains percées croisées sur le ventre, dressé à mi-corps hors du tombeau, mort dans les bras de la Vierge Marie.⁴⁷

Du pathétique immédiat, inspiré par l'aspect physique du Christ mort, la Passion du Sauveur se relève aux expressions plus sophistiquées. On peut constater qu'elle doit être comprise en tant qu'une instruction religieuse et morale. Ainsi se diffuse la pratique du chemin de croix, en suivant le modèle du Christ de Pitié. C'est par cette deuxième figure de la Passion de Jésus que Ronsard est touché.

Nous remarquons que dans les poésies de Ronsard, l'accent n'est pas mis sur la douleur physique du Christ. Dans son " Hymne de la Mort," la description n'évoque pas l'image de l'homme martyrisé.

Et que nostre grand Maistre, en la Croix estendu
Et mourant, de la Mort l'aiguillon a perdu,

(vers 193-194)⁴⁸

⁴⁶ Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française, tome I: Moyen Age-XVI^e siècle, p. 225.

⁴⁷ Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, p. 127.

⁴⁸ Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 285.

L'aspect physique négligé par notre poète, néanmoins, le Christ mort l'a affecté. Avec la Passion du Christ, Ronsard apporte un modèle de la mort chrétienne, ce qui est un appel à mourir sans crainte, à l'imitation du Christ.

Comme estans vrais enfans et disciples de Christ,
 Qui vivant nous bailla ce chemin par escrit,
 Et marque de son sang ceste voye tres-sainte,
 Mourant tout le premier pour nous oster la crainte.

(vers 137-140)⁴⁹

Par la mort, le Christ a facilité son retour aux cieux. De même, pour Ronsard, la mort ne servira à son âme que de moyen pour rejoindre Dieu. Au modèle de courage représenté par le Sauveur, le chemin pour surmonter la peur de la mort, paraît ainsi s'ouvrir au poète.

Mis à part l'acte de courage, le poète découvre avec la Passion du Christ le plus grand sacrifice du monde. Sa mort fait allusion en effet à l'amour universel.

Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde

Continuation du Discours des
misères de ce temps, (vers 240)⁵⁰

La force de l'amour inspire le courage nécessaire pour triompher de la mort. On peut ainsi considérer la Passion du Christ comme une victoire face à la mort. De même, elle donnera un modèle du chemin de croix aux saints et aux martyrs.

⁴⁹Ibid., p. 284.

⁵⁰Ibid., p. 555.

2. Dons extrêmes des saints et des martyrs

Les dons de la vie des saints évoquent la même sensibilité que la Passion du Christ et élaborent à leur tour un modèle idéal pour arriver à l'accès de la vie éternelle auprès de Dieu

A l'imitation de l'acte de courage du Christ de Pitié, la plupart des saints attendent l'agonie sans effroi. On peut constater qu'ils se préparent à une mort qui sera accueillie paisiblement. Dans les églises et les abbayes, l'image des saints gisants satisfaits, aux bras croisés, confirme l'apparence de sérénité.⁵¹ Ces représentations de la mort recouvrent le modèle auquel l'Occident chrétien s'est progressivement accoutumé.⁵² Il s'agit en effet de la "bonne mort": la position physique du gisant prêt à rendre l'âme et à s'immobiliser à jamais. Cela vaut aussi bien pour les laïcs que pour les clercs.

Dans une société fondée sur des modèles chevaleresques et militaires, la mort des chevaliers était considérée comme celle du saint.⁵³ Les preux, de Roland dans la chanson de geste à Lancelot dans le roman de chevalerie, se mettent spontanément

⁵¹ Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, p. 67.

⁵² Ibid., p. 68.

⁵³ Philippe Ariès, L'Homme devant la mort (Paris: Seuil, 1977), p. 20.

quand la mort les visite, dans la position physique de la "bonne mort," d'où découle ce goût pour la représentation de gisants. Cela signifie qu'ils attendent, de même que les saints, la mort dans la paix. Ainsi on appellera l'attitude de ces gisants de la "bonne mort" la mort apprivoisée.



Les gisants de la "bonne mort"

Photographie tirée d'Emmanuel Le Roy Ladurie, L'Etat royal de Louis XI à Henri IV, 1460-1610 (Paris: Hachette, 1987), p. 113.

Par contre, dans les épitaphes que Ronsard a dédiées aux chevaliers de son temps, il semble qu'il n'y fasse pas allusion à la "bonne mort." Il exprime plutôt ses sentiments profonds face à leurs dons extrêmes, inspirés par l'Amour et par le Sauveur.

Des vers semblables se retrouvent dans la plupart d'épitaphes et illustrent l'amour et la fidélité des martyrs de son temps. Leur foi constante est fixée sur trois thèmes indissociables. D'un zèle ardent, ils sont morts pour Dieu. De même, ils se sont sacrifiés pour éprouver leur fidélité à la patrie aussi bien qu'à la royauté. L'expression: "invincible foy," s'emploie constamment dans le recueil des Epitaphes.

A moy qui sans flechir, d'une invincible foy,
Fu serviteur de Dieu, de France, et de mon Roy

"Prosopopée de feu François de Lorraine,
Duc de Guise," (vers 11-12)⁵⁴

Comme estant mort plein d'invincible foy,
Pour soutenir son Eglise et son Roy

"Epitaphe d'Anne, Duc de Montmorency,"
(vers 176-177)⁵⁵

Mourut pour Dieu, pour la France et son Roy,
Donnant exemple aux Nobles de le suivre

"Epitaphe du Seigneur de Scillac,"
(vers 32-33)⁵⁶

⁵⁴Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 492.

⁵⁵Ibid., p. 510.

⁵⁶Ibid., p. 512.

De tels vers illustrent le loyalisme chevaleresque, qui pousse les seigneurs à mourir selon le modèle chrétien. Notre poète apprécie leur ferveur, mais renforce les passions déchaînées et transformées en fanatisme, comme celle qui a engendré la guerre civile entre les Catholiques et les Réformés. En fait, ils manifestent un acte de haine, refusant celui de charité à l'imitation du Sauveur. Ronsard ne les considère pas comme de vrais martyrs de la foi. Il les considère comme des fanatiques, car leur folle manifestation ébranle la paix nationale, trouble la royauté et, en particulier, provoque les massacres de leurs frères chrétiens. Leur passion débordée ne les amène pas au chemin de croix. Les Réformés ne suivent pas les pas du Christ alors que les Catholiques négligent la magnanimité du Crucifix.

Pourveu que nous puissions revenger nostre injure."
Hâ! response d'un Scythe, et non pas d'un Chrestien,

" Remonstrance au Peuple de France,"

(vers 700-702)⁵⁷

En effet, Ronsard se résigne, paraît-il, très peu à la mort catholique et à la mort réformée, entraînées par la véhémence des " faux martyrs." Au fond, il n'est touché que par la mort dite chrétienne, qui se rattache intimement au don de la vie, suivant le modèle du Christ et le loyalisme du gentilhomme. La pratique du chemin de croix a ainsi marqué la sensibilité face à la mort chez les tolérants.

⁵⁷ Ibid., p. 589.

Cependant, la hantise de la mort chez Ronsard ne se limite pas à la religion. Elle est également entretenue dans l'esprit " libre " de la Renaissance, nourri de souvenirs païens de l'Humanisme antique.

L'Antiquité

On a tenté dans les parties précédentes de mettre en évidence les deux facteurs principaux de la hantise de la mort dans l'oeuvre de Ronsard. L'instabilité de son époque et sa foi catholique sincère et profonde, sont mises en cause. Un troisième facteur intervient l'Antiquité, qui contribue à modifier sa pensée, ses sentiments et ses moyens d'expression, en ce qui concerne son rapport avec la mort. Elle lui a été transmise par l'intermédiaire de l'Humanisme italien.* Notre poète a emprunté à la culture antique " le thème de la Vanitas, déploration sur la fragilité des choses humaines."⁵⁸ Ce thème se développe à partir de la mythologie gréco-latine, s'adapte au culte de la Nature et apparaît exploité par les philosophes antiques.

* Apparition de l'esprit de découverte et de recherche, et retour à la littérature, à l'esthétique gréco-latines, initiés par un groupe d'intellectuels de l'Italie du Quattrocento, qui précède d'un siècle la Renaissance française.

⁵⁸ Roland Mortier, La Poétique des ruines en France (Genève: Droz, 1974), p. 63.

A. L'inspiration mythologique

En dépit de son ardente foi chrétienne, centrée sur la Passion du Christ, Ronsard vit dans un univers où intervient l'imagerie païenne, structurée par la mythologie. A l'omnipotent Dieu du Christianisme s'amalgame l'inspiration du polythéisme grec.

Pour les Chrétiens, Dieu crée l'homme et il est son maître suprême, tandis que les Antiques forment un monde où les hommes sont considérés comme esclaves des dieux. Si le monothéisme chrétien procure à Ronsard la notion de providence, le contexte mythologique lui permet de comparer la vie humaine à un jouet des dieux.

Monstrant par tel acces que nostre humanité
N'est sinon le jouet de la Divinite,
Tantost plein, tantost vuide, autant que veut la Grace
Du Ciel, qui courte en nous, ou large en nous s'amasse.

Elegies, " Elegie I "

(vers 13-16)⁵⁹

Si la légende de Prométhée souligne que les hommes sont nés en marge de la bienveillance divine, la mort d'Adonis, ou d'Hercule, met en évidence la puissance cruelle des dieux. Mars envoya par jalousie un sanglier monstrueux contre Adonis, amant de son épouse, Vénus. La bête blessa à mort le jeune homme. De même, les malheurs d'Hercule sont conditionnés par

59

Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 9.

la déesse jalouse, Junon. La fatalité veut qu'il meure à cause de son épouse, et malgré elle. Ces contextes mythologiques que Ronsard fait intervenir dans sa poésie, se résument ainsi: " Le droit de vie et, corrélativement le droit de mort appartiennent aux dieux."⁶⁰

Par contre, la poésie de Ronsard va au-delà du cadre mythologique. Les dieux des Antiques, auxquels nous donnons une identité, tel que Jupiter, Apollon ou Vénus, ou encore des divinités énigmatiques comme la Grâce ou la Fortune, ne représentent rien d'autre à nos yeux que les forces naturelles de l'univers. Les mythes des êtres surhumains que Ronsard a emprunté à la littérature gréco-latine, font allusion à un pouvoir mystérieux auquel est soumise la vie humaine: c'est le destin. Cette inspiration mythologique amène le poète à faire l'effort de découvrir le secret de l'univers et à approfondir le côté inéluctable de la mort. Au destin Ronsard ôte le concept de la précarité de notre existence.

Car naissans, nous mourons: telle est la destinée.

" Hymne de la Mort," (vers 312)⁶¹

Est-ce le mystère de la vie? Oui, et ce vers fait allusion à la résignation à la mort. L'universalité de celle-ci peut se concevoir comme loi de l'univers, que les Antiques

⁶⁰ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles (Paris: Seghers, 1974), p. 243.

⁶¹ Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 288.

avaient peut-être apprise de la contemplation de la Nature.

B. Le culte de la Nature

Il se peut que la création des dieux de l'Olympe tire son origine dans le culte de la Nature; les divinités mythologiques paraissent se référer aux forces naturelles. Ainsi, les Antiques avaient découvert un mythe antérieur à l'inspiration mythologique. La contemplation de la Nature procure une réflexion sur la vie de l'homme, façonné par ce moule gréco-latin, Ronsard la reconnaît et l'explore avec passion. Le culte de la Nature tient en effet une part prépondérante dans les sources de sa philosophie de la mort.

A la veine humaniste antique, la Nature de Ronsard est considérée comme déesse euphorique et plantureuse, qui maintient l'univers en état de création continue.⁶²

Or, l'écoulement fait partie de la loi de l'univers. La nature, quant à elle, n'en est pas dépendante. Elle change. Pourtant, son évolution ne paraît pas prendre fin. Ce qui se passe, c'est plutôt un renouvellement continu. Les saisons représentent parfaitement sa création éternelle. Elles illustrent à Ronsard la puissance régénérative de la Nature.

Quand au printemps les jours doux et plaisans
Sont retournés, en mille et mille sortes
On voit sortir les fleurs qui sembloient mortes;

⁶² Gilbert Gadoffre, Ronsard, p. 107.

Les bois coupez reverdissent plus beaux

" Epitaphe de feu

Monsieur d'Annebault," (vers 26-29)⁶³

Si l'on considère la nature comme morte en hiver, il faut rappeler que c'est éphémère. Au printemps, sa vie recommence. Ainsi redémarre le cycle saisonnier continu. Tout cela introduit une remarque philosophique; le poète fait une comparaison amère entre le renouvellement éternel de la nature et l'irréversibilité de la vie humaine. L'évolution de celle-ci signifie la jeunesse consommée et l'avancement vers la mort. La vieillesse représente sa proximité.

Ma douce jouvance est passée,
Ma première force est cassée,
J'ay la dent noire et le chef blanc,
(. . .)
Tousjours apres moy je regarde
Si je verray venir la Mort

Odes, Livre IV, " Ode XIII,"

(vers 1-18)⁶⁴

Ainsi, dans la diversité des formes de la nature, s'explique le principe universel de la vie humaine: notre existence est dévorée par les jours. A ce point, de la contemplation de la nature jaillit la réflexion sur la fuite du temps, qui constitue une question fondamentale de la philosophie humaine, initiée par des érudits et des auteurs antiques suivis autant par les humanistes italiens que par

⁶³ Ronsard, Oeuvres complètes, tome II, p. 494.

⁶⁴ Ibid., tome I, p. 553.

notre poète vendômois.

C. La philosophie antique

Il s'impose que le thème de la fuite du temps n'est pas original chez Ronsard. En fait, " il appartient aux lieux communs, aux antiques évidences qui sont les bases même de la philosophie humaine."⁶⁵ Les érudits gréco-latins avaient tenté de résoudre les mêmes problèmes: l'inquiétude de la brièveté de la vie et l'angoisse d'une mort inéluctable. Par l'intermédiaire des humanistes italiens, Ronsard reconnaît leurs différentes opinions de la mort et leur emprunte les solutions à cette angoisse. La philosophie sensualiste d'Epicure et d'Horace ainsi que l'aspiration à l'immortalité de Pindare et de Platon, introduite par Pétrarque chez Ronsard, se mettent en lumière dans son oeuvre.

1. La philosophie sensualiste d'Epicure et d'Horace

Très souvent, on dit que la philosophie sensualiste d'Epicure convient au tempérament sensuel de Ronsard. Par contre, la motivation qui le pousse vers la doctrine du philosophe grec, n'est pas uniquement soumise à son sensualisme, mais semble lui apporter une solution satisfaisante au mystère de la mort. En effet, c'est plutôt une consolation qu'il tire de l'épicurisme face à la menace de la mort. Deux siècles plus tard, un poète latin, Horace développe ce même principe, correspondant plus ou moins à la sagesse du grec.

⁶⁵ Maurice Toesca, Oeuvres poétiques de Pierre de Ronsard, (Paris: Albin Michel, 1963), p. 65.

a) Epicure (341-270 avant J.-C.)

Epicure " voulait d'abord débarrasser les hommes des superstitions religieuses. Pour échapper aux craintes que suscite la mort et aux terreurs que nous inspirent les dieux, il suffit de ne considérer du monde que ce qu'il nous dit être lui-même par le truchement des sensations " ⁶⁶ Il nous conseille en plus de jouir de "cette vie éphémère sans y ajouter une idée de vie éternelle et un désir d'immortalité." ⁶⁷

Les thèmes épicuriens, interprétés par Ronsard sont ainsi ceux de la joie de vivre et de la joie d'aimer. Indéfiniment, notre poète revient à l'idée de profiter de notre été pour en savourer les fruits mûrs et les fleurs odorantes. Elle se trouve dans l'ode qu'on connaît " si bien."

Mignonne, allons voir si la rose
(. . .)
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse.

Odes, Livre I, " Ode XVII, "
(vers 1-18) ⁶⁸

De même, l'invitation à vite jouir de la vie se répète dans cette odelette suivante:

⁶⁶ Jean-Paul Dumont, La philosophie antique (Paris: Presses Universitaires de France, 1974), p. 103.

⁶⁷ Jean Brun, L'Epicurisme (Paris: Presses Universitaires de France, 1974), p. 83.

⁶⁸ Ronsard, Oeuvres complètes, tome I, p. 420.

Mignonne, allon sur la verdure,
 Ne laissons perdre en vain le temps;
 (. . .)
 Aïmon, moissonnon nos desirs.

Odes, Livre V,

" Odelette XXVIII," (vers 2-9) ⁶⁹

Or, le conseil du philosophe grec peut être " une manière d'acceptation: non pas démission mais découverte et en somme progrès vers une connaissance plus adéquate de la nature humaine et du sens de notre être au monde."⁷⁰

A ce point, l'épicurisme de Ronsard n'apparaît pas superficiel, car le poète se résigne à la loi de notre existence passagère. Son attachement ardent à la vie est ainsi la conséquence de la mélancolie devant la fuite irréparable du temps et toutes les joies de la vie explosent sur le fond tragique de la mort.

Cette notion, Ronsard la retrouve de même chez un poète latin du I^{er} siècle avant Jésus-Christ. Après Epicure, c'est à Horace qu'il a emprunté la philosophie sensualiste.

b) Horace (64-8 avant J.-C.)

Les idées horatiennes ne sont pas moins importantes dans la poésie de Ronsard que la sagesse du philosophe grec. On constate que notre poète vendômois excelle à les traduire

⁶⁹ Ibid., pp. 639-640.

⁷⁰ Enea Balmas, Littérature française: La Renaissance II

(1548-1570) (Paris: Arthaud, 1974), p. 149.

en cent façons différentes.

En premier lieu, il paraît que Ronsard assimile plus ou moins la notion horatienne de l'inconstance de la vie humaine. Une ode d'Horace, traduite en français et présentée ci-dessous en prose, nous permettra de connaître la pensée de ce poète latin.

La Mort livide heurte également du pied les cabannes des pauvres et les palais des rois. O bienheureux Sestinus, la somme brève de notre vie nous interdit de commencer les longs espoirs. Voici que, tout à l'heure, sur toi pèseront la Nuit, les Manes, qui ne sont plus qu'un nom, et la demeure exsangue de Platon (. . .)

Odes, I, 4 ⁷¹

" Tous les hommes doivent mourir," en un mot, c'est ce qu'Horace a voulu affirmer dans son ode. De la même manière, Ronsard, hanté par le mot du poète latin, le confirme dans une ode:

Toutes choses mondaines
Qui vestent nerfs et veines
La Mort egale prend,
Soient pauvres, ou soient Princes:
Dessus toutes provinces
Sa main large s'estend.

Odes, Livre IV, " Ode V,"
(vers 13-18) ⁷²

Dans toute leur simplicité, sans métaphores empruntées à la mythologie, si on les compare au langage horatien, ces vers de Ronsard illustrent une interprétation

⁷¹ Pierre Grimal, Horace (Paris: Seuil, 1958), p. 121.

⁷² Ronsard, Oeuvres complètes, tome I, p. 539.

parfaite de la philosophie d'Horace.

D'autres vers affirment nettement que notre poète vendômois suit le principe horatien devant l'inévitable de la mort. Il s'agit du " carpe diem " : vivre sans souci, saisir au vol le jour qui fuit et le bonheur qui passe, pour en jouir vite et pleinement.

Ronsard, paraît-il prend pour règle de vie le " carpe diem " d'Horace, qu'il " excelle à traduire en cent façons différentes." ⁷³ L'ode la plus célèbre " Mignonne, allons voir si la rose (. . .) " et le sonnet " Quand vous serez bien vieille (. . .) " sont là pour le témoigner. Ses deux poèmes apparaissent comme de bons exemples de ce principe horatien.

Vivez, si m'en croyez, n'attendez a demain:
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

Sonnets pour Hélène,

" Sonnet XLIII," (vers 13-14) ⁷⁴

En effet, les pensées du philosophe grec et du poète latin qui s'appliquent, dans les poésies ronsardiennes, aux moyens d'échapper aux craintes évoquées par la mort, affirment en même temps la mélancolie devant la fuite du temps que nous retrouvons chez notre poète vendômois. Ce sentiment le pousse à chercher un moyen d'éviter l'anéantissement total d'un

⁷³ Gustave Cohen, Ronsard: sa vie et son oeuvre (Paris: Gallimard, 1956), p. 98.

⁷⁴ Ronsard, Oeuvres complètes, tome I, p. 260.

individu. Ronsard en découvre une solution chez Pindare et Platon.

2. L'aspiration à l'immortalité de Pindare et de Platon, introduite par Pétrarque

En fait, Pindare et Platon ne sont pas contemporains l'un de l'autre. Ils partagent pourtant la même idée; tous les deux aspirent à l'immortalité. Leur pensée paraît agir conjointement sur l'attitude humaniste de Pétrarque, poète italien du XIV^e siècle, qui exerce une influence très importante sur la poésie de Ronsard.

En un premier temps, l'héritage pétrarquiste donne à notre poète vendômois une lecture humaniste de la mort, en revalorisant la valeur de l'existence terrestre. C'est derrière l'amour de la renommée que s'éclipse le triomphe de la mort.

Pour voir apparaître cette idée majeure de la lecture humaniste de la mort, on doit remonter à Pindare, poète grec du V^e siècle avant Jésus-Christ.

a) Pindare (518-438 avant J.-C.)

Chez Pindare, la louange se tempère de conseils sur la modération dans l'heureuse fortune, ce qui amène des réflexions assez naturelles sur l'incertitude du sort, les vicissitudes de la vie et l'universel écoulement des choses. ⁷⁵

Cette affirmation nous permet de constater que la louange pindarique a son origine dans une réaction contre l'inconstance de la vie. L'usage de la louange atténué ainsi

⁷⁵ Gustave Cohen, Ronsard: sa vie et son oeuvre, pp. 87-88.

la mélancolie devant la destruction humaine. L'objet de l'éloge sera toujours immortel, ce qui indique une forme de survie dans la mémoire collective.

La notion de la renommée, ou de la gloire posthume, Ronsard l'adapte et lui donne une grande place. Les Epitaphes sont là pour en témoigner. Ses vers évoquent la gloire des rois, des princes, des seigneurs et parfois des poètes de ses amis. Les Amours suscitent les femmes dont le public n'oubliera jamais les noms; Hélène, Cassandre et Marie sont immortalisées dans la conscience des lecteurs ronsardiens. Le même rêve de l'immortalité lui inspire la composition des élégies et des épigrammes.

Sous l'influence de Pétrarque, qui propose un humanisme chrétien, orienté vers l'approfondissement de la vie intérieure, Ronsard reconnaît également le retour à Platon, appelé néo-platonisme.

b) Platon (428-347 avant J.-C.)

Ce philosophe grec avait apporté au monde deux vérités: le culte de Dieu et l'immortalité de l'âme.⁷⁶ Suivant la même veine que Platon, Pétrarque est lié à une aspiration religieuse. Il affirme que l'Évangile du Christ suffit, à lui seul, à notre connaissance et à notre bonheur.⁷⁷ La solution

⁷⁶ Hélène Védrine, Les Philosophies de la Renaissance (Paris: Presses Universitaires de France, 1971), p. 37.

⁷⁷ Roland Mortier, La Poétique des ruines en France, p. 30.

qu'offre le néo-platonisme* à l'inquiétude de l'omniprésence de la mort dans la vie, est l'image épurée de l'âme immortelle, abstraite, libérée du corps pour retourner à l'infini divin.⁷⁸

L'enthousiasme néo-platonicien de Ronsard s'assimile en effet à sa foi chrétienne. Au modèle de la mort du christianisme, de même, l'âme est immortelle et aspire à retourner à son Créateur.

Ainsi, à la veine humaniste issue de Pétrarque, Ronsard s'engage dans la voie de la laïcisation, avec l'ascétisme chrétien. Il oscille entre l'amour de la renommée et la contemplation de l'immortalité de l'âme. Ce rêve d'immortaliser " de l'humain " vient en fait du désir d'échapper à la servitude du temps et à l'anéantissement total de l'individu.

En effet, le discours qui ressort de la pensée gréco-latine, de la précarité de la vie au XVI^e siècle et de la foi chrétienne, nous permet de confirmer l'omniprésence de la mort à l'apogée de la Renaissance. En contrepoint de la réhabilitation des joies d'ici-bas, se mettent en évidence la

* Doctrine philosophique à tendance mystique qui a pris naissance à la fin du II^e siècle, à Alexandrie, lieu de rencontre des civilisations grecque et orientale. Cette doctrine doit beaucoup aux philosophes grecs: Pythagore, Aristote et Platon.

⁷⁸ Michel Vovelle, La mort et l'Occident de 1300 à nos jours, p. 202.

fragilité de la vie et l'inéluctable de la mort. Néanmoins, les hommes de ce temps ne maîtrisent pas mieux la mort que leurs prédécesseurs. C'est dans cette atmosphère où le quotidien fait l'objet de crainte que s'accroît chez Ronsard la prise de conscience de la présence de la mort dans la vie. Cette résignation l'amène à une réflexion fine et judicieuse sur la mort.